

« Camus, Roblès, Sénac : Le choc des humanismes », dans *Berbères*, revue de l'ACB (Association culturelle berbère), Paris, Dossier *L'Autre Camus*, 2007, pp.34 à 37.

Camus, Roblès, Sénac : Le choc des humanismes

Ce terme d'humanisme prête le flanc à la critique dans la mesure où il a été mis à toutes les sauces et a tendance à recouvrir des positions diverses parfois divergentes. Je l'utilise aujourd'hui pour lier trois hommes célèbres dans les Lettres Algériennes parce qu'il me permet de désigner une sorte de matrice qui leur est commune et, me permet aussi, en introduisant le pluriel, de faire sentir la perception différente qu'ils ont eue, une fois la lutte de libération engagée, de leur position dans l'espace algérien et le choc qu'en a reçu, en retour, leur « humanisme », cette doctrine, nous dit le dictionnaire, « qui prend pour fin la personne humaine et son épanouissement ». Car, indubitablement, nous sommes face à trois humanistes.

Pour ne pas me perdre dans des données générales, - dans le temps qui m'est imparti et après que vous ayez eu la patience d'écouter un grand nombre d'intervenants -, je voudrais évoquer des dates et des faits pour, autour et à partir d'eux, nous aider à réfléchir aux trois positionnements au moment d'un conflit armé qui laissait peu de place aux positions nuancées. Je souhaite donc faire comme un arrêt sur image, sur ces trois grandes personnalités, alors que s'enclenche irrémédiablement le processus de la résistance au colonialisme par la violence de la guerre de libération. La question ne porte pas sur leur position colonialiste qui me semble un débat inadéquat et stérile mais sur leur positionnement comme Français d'Algérie, hommes de gauches, anti-colonialistes et humanistes face à 1954.

Leurs origines sont sensiblement comparables : tous trois orphelins de père, tous trois fortement marqués par la présence de la mère, tous trois ayant à affronter le passage d'une langue à l'autre lors de leur scolarité, somme toute une enfance bien algérienne !...¹

Qui sont-ils en 1954 ?

Les « frères de soleil » que furent Albert Camus et Emmanuel Roblès, sont nés à une année d'intervalle dans des familles pauvres de petits blancs, issus en partie pour Camus et totalement pour Roblès, de l'Espagne de la misère. Ils se sont connus autour du libraire-éditeur Charlot dans ces années algéroises qui précèdent et accompagnent la guerre de 39-45 et ont publié chez lui leurs premiers textes.

Avant 1954, quels textes « algériens » ont-ils à leur actif ?

L'Étranger a été publié en 1942 chez Gallimard à Paris. *Les Hauteurs de la ville* paraissent en 1948 à Alger, chez Charlot. Ces deux jeunes écrivains n'en sont pas à leur première publication ; néanmoins ce sont leurs premières œuvres les plus remarquées : on connaît le succès que remporte *L'Étranger* ; quant à celui de Roblès, il reçoit le Prix Femina en 1948.

Qu'apportent de nouveau ces deux romans quant à la situation algérienne coloniale ? Ils montrent que, désormais, la peur est partagée parce que, d'une certaine façon, la violence a changé de camp. Dans ces années de la fin de la deuxième guerre mondiale et jusqu'au déclenchement de la guerre d'indépendance (neuf années seulement), le statut colonial de l'Algérie reste ambigu et le roman de la colonie n'a plus du tout les certitudes qu'il avait antérieurement. *L'Étranger* est peut-être le premier à rendre compte de la peur qui gagne l'autre communauté. Camus y est attentif - comme il le restera jusqu'au bout, c'est patent dans

Le Premier homme - aux angoisses et aux réflexes des siens, de ceux de sa communauté alors que ses positions de citoyen sont différentes. Je rappellerai simplement l'appréciation de Pierre Nora en 1961 qui parle de *L'Etranger* comme « l'aveu troublant d'une culpabilité historique (qui) prend les allures d'une tragique anticipation »².

Ecrit et publié après *L'Etranger*, le roman de Roblès dialogue avec celui de son prédécesseur, en transformant assez fondamentalement l'horizon. L'inversion de la violence et de la décision est conséquente et annonce la reprise en mains de l'initiative politique par de jeunes Algériens, même si l'ennemi désigné est plus le fascisme que le colonialisme. Roblès fait du meurtre une nécessité et un acte conscient. Il nous place du côté du jeune Smaïl et de son lent cheminement, choisissant une autre mise en scène que celle de Camus, qui met en garde, néanmoins, contre le danger d'une trop forte oppression où se forment les révoltes les plus profondes.

Notons également que ces écrivains ont commencé leur « carrière » par le journalisme en Algérie. Cette activité journalistique n'est pas seulement alimentaire mais a un caractère de participation publique à la vie algérienne.

On peut rappeler aussi les rencontres de Sidi Madani en 1948. Notons que Sénac y rencontre pour la première fois Camus et Dib.³

Sénac, le plus jeune (13 ans de moins que Camus et 12 de moins que Roblès) fera aussi la connaissance de ses aînés chez Charlot⁴.

Lorsqu'il arrive en France en septembre 1950, après avoir été reçu chez Char une semaine, Sénac est aidé par Camus à Paris. Il y vit, dans son amitié solidaire, financièrement et affectivement. Son premier ouvrage publié, il le lui doit : celui-ci l'a retenu dans la collection « Espoir » qu'il dirige chez Gallimard, depuis 1953 : *Poèmes* avec un avant-propos de René Char, en 1954. Mais de janvier à juillet, c'est aussi la période où Sénac tient son journal qui sera publié à titre posthume, *Journal-Alger* : plusieurs passages montrent sa lucidité vis-à-vis de l'aveuglement de ceux de sa communauté qui ne veulent pas voir la réalité du pays et sa soif de trouver la voie de l'engagement pour « notre mère Algérie ». Il met au point son recueil *Matinale de mon peuple* que la revue *Esprit* accueillera en 1955. Dans ces années 50 et à la veille de 54, il est le plus actif pour faire vivre et connaître les talents d'Algérie : il crée des associations ou des revues éphémères mais qui ont pour marque commune de donner les contours d'un projet multiculturel et pluriethnique pour l'Algérie. Ses aînés, en particulier Camus, le soutiennent.

Notons enfin que le 29 mai 1954, le prix « Rivages » est décerné pour la première et dernière fois à Claude de Fréminville pour son roman, *Le Manège et la Noria* : parmi les membres du jury, on note, entre autres noms, ceux de Jean Sénac, Emmanuel Roblès, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri. Le prix est décerné à la librairie « Rivages » au 48 de la rue Michelet à Alger, librairie appartenant à Edmond Charlot. Camus n'en fait pas partie car, même s'il reste très lié à ses amis d'Alger, il a, depuis longtemps, traversé la Méditerranée. Notons toutefois que le roman primé vient des éditions Gallimard.

Le 14 novembre 1956, Sénac fait la connaissance de l'imprimeur Jean Subervie qui lui propose de coordonner un numéro spécial « Algérie » pour sa revue *Entretiens sur les Lettres et les Arts*. La rupture est consommée : Sénac est le seul écrivain de la livraison qui soit Français d'origine. La revue paraît en février 1957.

La période de 1954 est décisive : les clivages se creusent et apparaissent plus évidents car une période de lutte armée ne permet plus négociations et réajustements. Ce durcissement, les œuvres en donneront l'écho, de même que les positions citoyennes prises par chacun d'eux.

La guerre établit un clivage irrémédiable : Sénac rejoint les Algériens en lutte. Camus et Roblès, différemment, restent en position d'extériorité par rapport à cette résistance, même s'ils aident individuellement un certain nombre d'Algériens. Deux faits pourraient servir de révélateurs de leurs positionnements en tant que citoyens et, par ricochet, de certains de leurs textes :

* *L'Appel à la Trêve Civile*, Roblès en sera l'artisan : le 23 janvier 1956, Camus, d'Alger, lance cet Appel, entreprise ainsi présentée par son ami Roblès comme une : « entreprise purement humanitaire, et quasi désespérée dans cette période où le « conflit » algérien se transformait déjà en une guerre de plus en plus impitoyable aux feux des antagonismes et des passions. »⁵

Depuis le 20 janvier, Sénac s'associe à la grève de la faim de l'UGEMA à Paris. Sénac ne croit guère à cet appel, « d'autant que les principaux organisateurs des deux "camps" sont de vieux amis qu'il connaît "politiquement" : Jean de Maisonseul et Emmanuel Roblès, d'un côté ; Amar Ouzegane et Mohamed Lebджаoui, de l'autre. »⁶

* *L'Affaire Iveton*

Au moment où se décide et se fait l'exécution de F. Iveton en février 1957, Camus est occupé à la rédaction de l'essai, *Réflexions sur la guillotine*. Il introduit une note sans nommer le condamné à mort, le seul de sa communauté, exécuté pendant la guerre : « L'ouvrier communiste français qui vient d'être guillotiné en Algérie pour avoir déposé une bombe (découverte avant qu'elle n'explose) dans le vestiaire d'une usine, a été condamné autant par son acte que par l'air du temps ». Son esprit reste préoccupé par cette exécution comme toute peine capitale : dans les *Annexes* du *Premier homme*, à la p.281, on peut lire : « Pierre ; Avocat d'Iveton ».

Roblès a signalé dans *Camus, frère de soleil*, en 1995, qu'il écrit en décembre 1959 une pièce pour Iveton et explique à Camus que « son acte relevait du sabotage révolutionnaire et non du terrorisme aveugle. Pas de mesure de grâce pour lui ». Et la réponse de Camus fut celle-ci : « Je sais. On a donc tué un homme qui avait refusé de tuer »⁷. Cette pièce qui est publiée en 1964 est *Plaidoyer pour un rebelle*. Elle n'a jamais été jouée sur une scène française.

Si en février, Sénac dédie un poème de *Matinale de mon peuple* à Ahmed Taleb et en mars, le très beau poème, « Pieds et poignets liés » à Larbi ben M'Hidi et Ali Boumendjel, on ne trouve trace nulle part de la mention d'Iveton.

Face au terrorisme, ils se trouveront à la fois en accord et en désaccord et l'arrestation et l'exécution de Fernand Iveton ne les réuniront pas.

Il y a eu convergence de voix créatrices et de projets en rupture avec l'idéologie coloniale à un moment donné. Si, un temps, l'idée de « Méditerranée », amarrée si magnifiquement par Gabriel Audisio en une prise en charge aussi de la Méditerranée orientale, a pu les réunir – alors que celle du mythe andalou ne concernait qu'une partie d'entre eux -, elle ne résiste pas aux assauts du conflit armé.

Dans une lettre à Emmanuel Roblès, du 6 avril 1959, Mouloud Feraoun rendra hommage à son ami et à Camus, hommage qui peut permettre de mieux comprendre l'atmosphère de l'époque :

« Ce sont les premiers, Camus, Roblès, etc., qui par leur talent ont su nous ouvrir un horizon littéraire qui nous était fermé. Je n'avais jamais cru possible de faire véritablement entrer dans un roman un vrai bonhomme kabyle avant d'avoir connu le docteur Rieux et le jeune Smail. Vous, les premiers, vous nous avez dit : voilà ce que nous sommes. Alors nous,

nous avons répondu : voilà ce que nous sommes de notre côté. Ainsi a commencé entre vous et nous le dialogue. »⁸

Comme de nombreux Algériens, Sénac a investi d'énormes espoirs dans une prise de position sans équivoque, en faveur de l'indépendance de l'Algérie, de l'aîné célèbre et admiré. C'était sans compter avec les liens affectifs et communautaires de Camus. Si ce dernier a toujours réclamé plus de justice et a voulu rêver d'une autonomie sous l'égide de la France, configuration où chaque « communauté » exercerait sa citoyenneté dans l'égalité, il n'a jamais envisagé l'indépendance du pays.⁹ Dans son livre récent sur les deux écrivains, Hamid Nacer-Khodja a rassemblé les pièces du « dossier »¹⁰ que chacun instruit à sa façon. Il faut lire aussi la lettre cinglante que Camus envoie à Sénac, récemment publiée,¹¹ après que celui-ci l'ait traité d'« assassin d'enfants » et de « Prix Nobel de la Pacification » pour avoir laissé guillotiner Abderrahmane Taleb.

Pendant la guerre, le 12 novembre 1958¹², Dans une réponse improvisée, Albert Camus déclarait :

*« L'une des choses dont je suis fier en tant qu'écrivain et en tant qu'écrivain algérien, c'est que nous autres écrivains algériens nous avons fait notre devoir et nous l'avons fait depuis longtemps. Nous sommes beaucoup à espérer ce qu'on appelle l'Algérie de demain. Je ne sais pas si elle se fera ni dans quelles conditions elle se fera. Je ne sais pas non plus ce qu'elle nous coûtera encore en sang et en malheur, mais ce que je puis dire, c'est que cette Algérie de demain, nous autres écrivains algériens nous l'avons faite hier. Nous avons été une école d'écrivains algériens, et quand je dis école je ne veux pas dire un groupe d'hommes obéissant à des doctrines, à des règles, je veux dire simplement exprimant **une certaine force de vie, une certaine terre, une certaine manière d'aborder les hommes.** (...) Une terre qui a produit des hommes qui s'appelaient Roy, Roblès, Audisio d'un côté et de l'autre Mammeri, Feraoun, Dib et un certain nombre d'autres, qui a permis à ces écrivains de s'exprimer en même temps, dans la même langue et dans la liberté, car finalement, soyons juste, ce ne sont pas les institutions qui ont permis ça, c'est simplement le travail que nous avons fait tous en commun, et la manière dont nous nous sommes abordés, et bien, cette école, à mon sens, a donné un bon exemple, un bon modèle de ce que pourrait être l'Algérie de demain... »¹³*

Roblès a eu un engagement fort de militant anti-colonialiste conséquent dont la préface qu'il écrit en juillet 1960 pour la réédition des *Hauteurs de la ville* est une pièce significative et centrale dont je ne prendrai qu'un extrait :

« Six ans à peine après la publication des Hauteurs de la ville, l'Algérie prenait son visage de guerre. Par milliers, des Smaïl, décidés à conquérir leur dignité, ont surgi du fond de leur nuit, la torche au poing.

A leur cri ont répondu, dans l'autre camp, des Montserrat qui, pour avoir douté de la légitimité du combat dans lequel la France les engageait, expient dans les prisons de Casabianda ou de Constantine. (...)

Si j'ai réuni, ici, Smaïl et Montserrat, c'est qu'ils sont, à mes yeux, sortis tout brûlants d'un unique foyer : celui où la conscience de l'homme forge sa résistance à la plus grande défaite qui le menace et qui est sa négation même. »¹⁴

Quant à Jean Sénac, on ne sait que choisir dans ses écrits poétiques ou ses écrits en prose pour dire cette implication totale dans la lutte pour l'indépendance nationale. Je

choisirai volontiers l'essai, *Le Soleil sous les armes (Eléments d'une Poésie de la Résistance algérienne)*, en 1957¹⁵ :

« Ensemble nous irons sur le Môle d'Alger, à l'heure bouleversante où le soleil s'apaise sur les vagues. Ensemble vers ces petits villages kabyles, perchés sur leurs pitons, et qui ressemblent à des Cézanne. (...) Nous essaierons de dresser, sur tant de misères et de larmes, une culture fraternelle qui réponde à la vertu de notre peuple et à l'espérance de ce temps (...) En poètes libres et lucides (...) nous aiderons à bâtir la cité radieuse des hommes ».

Comme dans tous les pays traversant une situation de rupture violente, les heurts et les clivages ne pouvaient être évités. Avec ces trois écrivains, nous avons un éventail représentatif d'intellectuels de gauche, originaires d'Algérie, face au conflit.

Le plus en retrait par rapport à l'enjeu de l'indépendance nationale, est Albert Camus. Pourtant cette position le disqualifiera auprès des siens qui ne veulent pas remettre en question le statut colonial de l'Algérie, ce que Camus a fait depuis les années 40. Emmanuel Roblès, en tant que Français d'Algérie à la forte identité espagnole qui lui a donné recul et distance par rapport à la terre d'origine mais rigueur malgré la tourmente dans son engagement, soutient, à sa manière, l'aspiration des « Smaïl ». Quant à Sénac, il fait le choix du sol contre le sang et se construit une nouvelle généalogie du côté de ceux qui réparent une erreur historique inadmissible, la colonisation.

Je voudrais finir en citant, pour eux trois, ces quelques vers d'Adonis dans *Célébrations*¹⁶ :

« Essayant de traverser la rue
Il n'a pu marcher à l'ombre
Il n'a pu marcher au soleil
Entre ombre et soleil
Il n'a pas trouvé son chemin »

Cette part d'ombre et cette part de lumière font la complexité de leurs univers de création et la force que leurs textes peuvent encore transmettre.

¹ - * Camus est né en 1913 à Mondovi, donc bien loin d'Oran. Orphelin à un an, il vit ensuite à Alger entre une mère silencieuse et une grand-mère autoritaire dont la langue est l'espagnol. Il entre au Grand Lycée d'Alger en 1924 et a sa première atteinte de la tuberculose en 1930. Il obtient la seconde partie du bac en 1932. Du côté des activités culturelles, on sait qu'il crée et anime le Théâtre du travail de 1935 à 1937. Camus a pu poursuivre ses études grâce à l'intervention décisive de son instituteur, Louis Germain et entrera dans les études supérieures sous l'impulsion de Jean Grenier dont il fut l'élève au lycée d'Alger. Il ne pourra se présenter à l'agrégation pour cause de tuberculose. A la librairie d'Edmond Charlot, *Les vraies richesses*, il rencontre d'autres jeunes auteurs ; il devient une des personnalités marquantes de ce cercle intellectuel algérois. Epousant une Oranaise, il fait à Oran des séjours fréquents, y réside même. A partir de la guerre, il vit surtout en France jusqu'au 4 janvier 1960.

* Roblès est né à Oran le 4 mai 1914, dans une famille d'origine espagnole. Orphelin de naissance, « enfant posthume » (son père, ouvrier maçon, parti travailler au Maroc, y meurt du typhus). Il vécut toute son enfance avec mère et grand-mère dans le quartier espagnol d'Oran. Sa mère est femme de ménage puis blanchisseuse. Il fait ses études jusqu'au Brevet d'enseignement primaire supérieur. Quand il obtient le concours d'entrée à l'Ecole Normale d'instituteurs de Bouzaréa en 1931, il part pour Alger (Il y fut le condisciple de Feraoun de 1932 à 1934). Roblès y dirigeait le journal de l'Ecole, *Le Profane*. Il commence sa carrière d'instituteur en Oranie, en particulier dans les montagnes près de Tlemcen. Il sera ensuite dans des écoles du littoral (appel de la mer, voyages, Espagne et recherche de ses origines). Il fera des études d'espagnol à la Faculté d'Alger. Il se lance dans le théâtre sur les conseils de Camus. Grand voyageur gardant assez longtemps Alger comme port d'attache, il s'installe en France en 1958 jusqu'à sa mort en 1995. On connaît son activité éditoriale au Seuil et sa participation au Prix Goncourt.

* Sénac est né le 29 novembre 1926 à Béni-Saf mais réside à Oran jusqu'en 1945 et y revient souvent après. En mars 1946, il vient habiter Alger. Lorsqu'il est hospitalisé au sanatorium de Rivet, de mars à novembre 1947 (pleurésie), Sénac reçoit la visite de Brua, Galliéro, Randau, Roblès ; ce dernier le qualifiera de « chrétien anarchiste ». Il travaille à Radio-Alger, crée différentes revues. Ne pouvant rester en Algérie pendant la guerre, il milite en France pour l'indépendance et c'est de cette période que date sa rupture avec Camus. Il revient à Alger dans les derniers mois de 1962 et y réside jusqu'à son assassinat en août 1973.

² - In O. Todd, *Albert Camus, une vie*, Gallimard, 1996, p. 764.

³ - Du 26 février au 4 mars, le Service Algérien des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation Populaire (sous la direction de Charles Aguesse) organise les manifestations culturelles de Sidi Madani à 12 kms de Blida. Après ces rencontres, Sénac écrit un recueil inédit, « Sept poèmes de là-bas » dont l'un est dédié à Francine et Albert Camus, l'autre à Mohammed Dib (cf. Sénac-Marsa, pp.13 à 23, référence complète, note suivante). Après réception des poèmes, Dib lui écrit, le 23 mars 1948 : « Ce n'est pas trahir un secret que de vous dire que nos amis de Madani (Parrain, Tortel, Guilloux, Cayrol, Camus) ont tous apprécié vos poèmes et fondent en vous de grands espoirs. »

⁴ - C'est le 16 juin 1947 qu'il écrit pour la première fois à Camus. « début d'une correspondance doublée d'une amitié passionnée (...) Peu amateur de poésie, Camus s'est tout de suite intéressé à celle de Sénac dont il est le plus illustre commentateur. » C'est un nouveau maître que Sénac reconnaît en Camus. On connaît sa phrase du 26 octobre 1949 : « Il y a quatre ans, je trouvais mon philosophe, Albert Camus. Vers la même époque me vient la fertile révélation du peintre Galliéro, mon frère. Aujourd'hui, enfin, je découvre le poète tant cherché, René Char. » cf. *Sénac* aux éd. Marsa.

⁵ - Cf. à ce propos le témoignage d'Emmanuel Roblès, *Albert Camus et la trêve civile*, Philadelphia, Celfan Edition Monographics, 1988, 52p.

⁶ - Sénac-Marsa, p.344-345.

⁷ - E. Roblès, *Camus, frère de soleil*, Le Seuil, 1995, pp. 96-97.

⁸ - Mouloud Feraoun, *Lettres à ses amis*, Le Seuil, 1972.

⁹ - Relire, car il faut toujours re-lire : Albert Camus, *Chroniques algériennes, 1939-1958*, Gallimard, Folio-Essais, N°400, 2002 (pour la première fois réédité en livre de poche). Dans les années de guerre, en 1958, dans ses *Chroniques Algériennes, Algérie 1958*, - et nous ne sommes plus là dans la fiction ni dans les années 30-40, ce qui dans l'Histoire de l'Algérie est très différent -, Camus est beaucoup plus catégorique lorsqu'il fait le point sur l'Algérie de l'avenir : « Si bien disposé qu'on soit envers la revendication arabe, on doit cependant reconnaître qu'en ce qui concerne l'Algérie, l'indépendance nationale est une formule purement passionnelle. Il n'y a jamais eu encore de nation algérienne. Les Juifs, les Turcs, les Grecs, les Italiens, les Berbères auraient autant de droit à réclamer la direction de cette nation virtuelle. Actuellement les Arabes ne forment pas à eux seuls toute l'Algérie. L'importance et l'ancienneté du peuplement français, en particulier, suffisent à créer un problème qui ne peut se comparer à rien dans l'histoire. Les Français d'Algérie sont eux aussi et au sens fort du terme, des indigènes. »

¹⁰ - Hamid Nacer-Khodja, *Albert Camus – Jean Sénac, le fils rebelle*, Paris Méditerranée, EDIF 2000, 2004.

¹¹ - Albert Camus, *Réflexions sur le terrorisme* (textes choisis et introduits par Jacqueline Lévi-Valensi, commentés par Antoine Grarapon et Denis Salas), éd. Nicolas Philippe, 2002.

¹² - Lors d'une réunion de l'Association « L'Algérienne » (d'inspiration « Algérie française »), le président colonel en retraite, Surnari, avait fait allusion aux illustres écrivains algériens parmi lesquels : « les Paul Achard, les Roblès, les Jules Roy, les Gabriel Audisio, les Amrouche, les Mammeri, les Feraoun, les Moussi, les Celli et j'en passe.... ».

¹³ - cf. *Bulletin de la Société des études camusiennes*, n°65, Janvier 2003, p.5-6. C'est nous qui soulignons.

¹⁴ - Nouvelle édition, 1960, Paris, Club des éditeurs.

¹⁵ - Rodez, éd. Subervie, 1^{er} octobre 1957, essai, 60p.

¹⁶ - Ed. de la différence, 1991, traduit de l'arabe par Anne Wade Minkowski avec la collaboration de l'auteur, p.13.